

Quand histoire et écriture se rencontrent

Marie Desjardins, *Biograffiti*, Montréal/Paris, L'étincelle, 1994, 144 p., 14,99 \$

François Gravel, *Ostende*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 352 p., 19,95 \$.

Jacqueline Boucher, *L'intimité du pouvoir*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 248 p., 18,95 \$

Gabrielle Pascal

Numéro 74, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1994). Compte rendu de [Quand histoire et écriture se rencontrent / Marie Desjardins, *Biograffiti*, Montréal/Paris, L'étincelle, 1994, 144 p., 14,99 \$ / François Gravel, *Ostende*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 352 p., 19,95 \$. / Jacqueline Boucher, *L'intimité du pouvoir*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 248 p., 18,95 \$]. *Lettres québécoises*, (74), 18–20.

Marie Desjardins, *Biograffiti*, Montréal/Paris, L'Étincelle, 1994, 144 p., 14,99 \$.
François Gravel, *Ostende*, Montréal, Québec/Amérique, 1994, 352 p., 19,95 \$.
Jacqueline Boucher, *L'intimité du pouvoir*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 248 p., 18,95 \$.



Quand histoire et écriture se rencontrent

Raconter le passé, c'est flirter avec la réalité en la ressuscitant.

Marie Desjardins traite de la biographie avec humour, François Gravel évoque deux décennies de vie québécoise et Jacqueline Boucher «invente» notre politique récente pour mieux la révéler.

ROMAN
Gabrielle Pascal

DANS SON PREMIER ESSAI INTITULÉ *Biograffiti*, Marie Desjardins renonce à définir doctement les lois de la biographie et choisit plutôt de nous amuser. Ayant groupé les types de biographies en vingt-cinq catégories, elle nous les commente avec bonne humeur.

Historique ou engagée ?

De Suétone à Paul Wyczynski, en passant par Maurois et quelques autres, notre essayiste définit le style adopté par chaque biographe. On apprend vite que l'apparente légèreté de son approche, aux antipodes de la pédanterie, n'exclut pas les lectures attentives et nombreuses. Elle a un faible pour la biographie engagée, et Henri Guillemin aurait été ému qu'une jeune universitaire rende justice à son talent. Car cela lui aurait permis d'oublier le mépris dans lequel l'Université a longtemps et à tort tenu ses travaux. Desjardins loue sa passion pour «substituer l'exact à l'inexact, le véridique au légendaire» (p. 23). Elle sait aussi nuancer son jugement et cite Pierre Assouline qui voit dans cette technique de la révélation le danger de «pousser le lecteur à disqualifier l'œuvre par le biais d'un jugement moral sur l'homme» (p. 25). Il arrive que l'auteure tombe elle-même dans ce travers, mais cela fait peut-être partie de son entreprise démystificatrice. Ses réflexions sur les auteurs devenus personnages de biographies sont souvent pénétrantes et non dénuées d'humour. Elle sait faire revivre les découvertes des biographes, comme celle d'Annie Cohen-Solal qui, ayant enfin retrouvé un roman de jeunesse de Sartre, est d'abord déçue par ce texte puis découvre une vingtaine de pages qui non seulement révèlent les principaux thèmes de l'œuvre à venir mais composent «une véritable allégorie de la vie de Sartre» (p. 123). Pour Desjardins, «ceux que l'histoire intéresse doivent choisir entre l'illusion et la réalité» (p. 27). Si vous restez sur votre faim après l'avoir lue, vous pouvez guetter la sortie de la biographie savante qu'elle a écrite sur Réal Benoît.

Roman d'éducation ?

François Gravel est connu à double titre, par ses livres pour la jeunesse — dont l'un, *Deux beures et demie avant Jasmine*, lui a valu le Prix du Gouverneur général en 1991 — et parce qu'il a aussi écrit

six romans, dont *Ostende* est le dernier. Sous le signe de Léo Ferré et de sa chanson *Comme à Ostende*, l'auteur raconte deux décennies de vie québécoise, peut-être parmi les plus mouvementées du siècle.

Le nom de l'auteur et celui du héros du roman étant différents, le pacte autobiographique n'est pas respecté au sens strict. Mais par ailleurs, il est précisé que le héros a dix-sept ans en 1968 et la quatrième de couverture du livre nous apprend que Gravel est né en 1951... Ce roman d'éducation a donc beaucoup à voir avec l'expérience de son narrateur. Mais ce dernier a voulu de toute évidence dépasser le stade du récit intime et écrire non sa biographie mais celle de sa génération. Il y est parvenu en maniant avec talent deux techniques : l'identification et la distanciation. C'est dans cette perspective qu'*Ostende* est composé de deux types d'ingrédients : les événements qui relèvent de la vie privée du héros, Jean-François Kelly, et ceux qui appartiennent à l'actualité, politique ou socioculturelle; leur alternance et leur mélange sont bien dosés et transforment en suspens les expériences du héros qui passe de l'inexpérience à la maturité.

Une écriture créative

Il n'est pas facile d'animer un matériau fixe comme le passé historique. Gravel démontre très bien qu'il faut se laisser porter par lui, le contourner ou l'exploiter mais toujours le maîtriser. Il donne ainsi une véritable leçon d'écriture. Le roman commence par le sifflement d'une balle mortelle tirée sur une voiture présidentielle, au Texas, le 22 novembre 1963... Un *close-up* sur l'école de banlieue où le héros est en septième année nous le montre avec ses camarades écoutant le discours du directeur sur John Kennedy, ce «bon catholique à qui Sa Sainteté le Pape Paul VI avait récemment rendu visite» (p. 9). Désormais, Jean-François et ses parents mangent au salon pour ne rien manquer des nouvelles et bien leur en prend, car c'est ainsi qu'ils ont l'occasion de voir le présumé coupable tomber sous les balles : «Sous nos yeux. En direct et en gros plan. Deux coups de feu. En plein cœur [...] le cri d'Oswald, sa grimace, la stupeur des gardes du corps.» (p. 12). L'événement et l'irruption de l'actualité dans le salon des Kelly : voilà un matériau archi-connu, ressuscité, et des images usées qui scintillent à nouveau pour nous.



Après le drame sorti tout cru de la télévision, le portrait des parents se rattache au thème de la mort puisque le père est courtier en assurances et la mère infirmière, avec une vocation pour le travail en salle d'opération... L'humour de l'auteur s'exerce dans ses portraits, mais aussi indirectement dans des «coïncidences» de ce genre. Cela lui permet de transcender la pesanteur de l'Histoire en exerçant sa créativité dans son texte.

Avec ses amis, le héros imite les personnages de l'actualité, et le narrateur nous dit : «Avec Pierre-Paul et Jack jouant les gardes du corps et le gros Marcel personnifiant Jack Ruby, nous sommes imbattables.» (p. 16) À peine plus tard, il ne s'agit plus de jeux, le héros rencontre des membres du FLQ dans un bar : «Deux d'entre eux portent des chemises à carreaux, mais leurs épaules sont bien trop étroites pour qu'on puisse raisonnablement croire qu'ils sont bûcherons.» (p. 41) C'est en rentrant chez lui très tard ce soir-là que Jean-François déclare qu'il vient de se mettre au service de la Révolution.

Contre la dictature de la norme

Dans son effort pour échapper à la «dictature de la norme» (p. 34), Jean-François essaie de séduire sa cousine Carole qui a beaucoup de petits amis. Il croit y réussir en l'apitoyant et en lui confiant qu'il pense à se suicider. Cela lui vaut d'être inscrit dans un pensionnat par ses parents atterrés. La rencontre, aux vacances, d'une fille étrange aux longs cheveux noirs qu'il surnomme sa «sorcière» introduit du mystère sans sa vie de pensionnaire, mais pour l'amour il faut attendre l'Exposition universelle de 1967 et Jocelyne qui y travaille avec lui. Ils s'aiment sur l'île Sainte-Hélène, mais elle le quitte après avoir découvert ce qu'elle appelle sa vraie nature... Le héros en profite pour remplacer par une affiche du *Cbe* les publicités de voiture qui décorent «son» sous-sol : «David, Spartacus, Don Quichotte et le Christ réunis. Peut-on imaginer plus belle combinaison de héros ?» (p. 84) C'est Suzanne, avec qui il participe à l'occupation de son collègue, qui poursuit son éducation sentimentale et lui fait découvrir le hasch.

Comme à Ostende ?

Un premier voyage en Europe donne au héros l'occasion de recopier des passages du guide Michelin sur une carte postale destinée à ses parents, d'entendre un concert des Rolling Stones et de découvrir qu'Ostende ne vaut pas le voyage. La révolte contre l'autorité se matérialise par l'installation avec Pierre-Paul et Jacques dans un appartement de la rue Saint-Hubert où le héros écrit quelques nouvelles au sujet desquelles un professeur de littérature, vedette du collège, lui reproche de ne pas respecter «le réalisme socialiste» (p. 172). Louise le consolera quelque temps, avant qu'il ne change d'amie avec Pierre-Paul qui courtise Esther. Gravel a peut-être eu tort d'incorporer des «extraits» de ces nouvelles à son texte. Elles brisent inutilement le rythme du récit.

Sous le signe d'Allende et de sa défaite, des débats politiques occupent la pensée de Jean-François tandis que son travail d'homme de peine dans les corridors de Saint-Jean-de-Dieu mobilise ses bras. À vingt-deux ans, le héros se marie et le mépris pour les valeurs bourgeoises devient plus difficile à assumer depuis qu'Esther sacrifie aux dieux de la consommation. Devenu libraire, Jean-François achète en banlieue un *bungalow* que sa compagne nomme *cottage*. Emporté par son admiration pour Mao, il se retrouve un matin dans le parking

d'une usine, prêt à entamer le dialogue avec la classe ouvrière sur le sujet de l'indépendance du Québec. C'est là qu'il tombe sous les coups d'une organisation rivale... Mais en septembre 1977 au centre Paul-Sauvé il célèbre le premier anniversaire de la mort de Mao. Ainsi, avec humour et sans jamais rien nous confier, Gravel fait défiler les événements marquants et les expériences de Jean-François. Devenu voyageur de commerce après la fermeture de sa librairie, ce dernier se retrouve célibataire après qu'Esther a décidé qu'il manque «d'envergure» (p. 321). Alors commence le temps des samedis avec sa fille Gabrielle.

Mais 1983 apporte quelque chose de décisif à Jean-François : la mort de son père, qui devait pourtant, selon ses statistiques d'agent d'assurances, vivre au-delà de soixante-douze ans. Le roman de François Gravel est balisé par la mort du père. Il finit par ce motif, mais il commence aussi par lui si l'on considère que Kennedy incarne par son rôle et son prestige une paternité symbolique. Cela donne tout son sens à ce passionnant roman d'une génération.

Un style politico-porno ?

Dans son livre intitulé *L'intimité du pouvoir*, Jacqueline Boucher évoque aussi le passé, mais elle se limite à la politique et à ses avatars. Son livre a le beau titre d'un essai et, quand on découvre que son héroïne est «depuis plus de six ans» (p. 27) la collaboratrice d'un premier ministre de fiction alors qu'on sait qu'elle, l'auteure, a été conseillère de Robert Bourassa entre 1982 et 1989, on croit lire des mémoires. Mais il ne s'agit ni d'une réflexion approfondie sur le pouvoir ni d'une autobiographie. Prenons donc son livre pour ce qu'elle nous le donne, un roman : son héroïne, Madeleine Pilon, n'est pas Jacqueline Boucher et Jean-Noël Brochu n'est pas notre ancien premier ministre.

Le livre commence par trois pages hors chapitre (sorte de prologue ?) qui présentent son héroïne dans deux situations pour le moins contrastantes : d'abord alors qu'elle quitte une réunion de travail en insultant ses collaborateurs : «Messieurs, vous saurez que la Science médicale a fait des progrès immenses dans le domaine des transplantations. Des couilles, ça se greffe !» (p. 9) Ensuite on la voit retrouvant chez elle son amant endormi :

Elle avançait sans bruit vers le fauteuil et s'agenouilla entre ses jambes. Sa tête allait et venait doucement au creux de ses reins. De son front moite elle caressait son pénis à travers son pantalon. Ses mains montaient le long de ses jambes. Sa tête remuait toujours. Elle embrassait maintenant son membre viril. Il changea à peine le rythme de sa respiration. (p. 10)

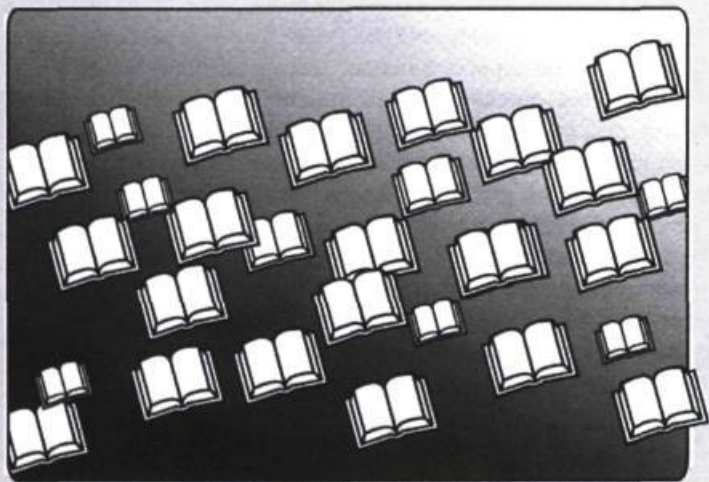
Ceux qui aiment lire une page ou deux d'un livre avant de l'acheter et qui se décideront sur ce début, de style politico-porno, seront déçus car ces pages sont les seules à évoquer en détail l'activité sexuelle de Madeleine.

Création et photocopie

Côté politique, le lecteur en a-t-il pour son argent ? Oui et non. S'il cherche avant tout à donner des noms réels aux personnages du roman, il aura matière à pratiquer ce jeu de l'identification : l'intrigue présente en effet des ministres, des sous-ministres, un directeur de

Ostende
FRANÇOIS GRAVEL
ROMAN





L'IMPRESSION DE VOS LIVRES ET DE VOS PÉRIODIQUES À COURT ET MOYEN TIRAGE

NOTRE PRIORITÉ



« L'IMPRIMEUR »

**LES ATELIERS GRAPHIQUES
MARC VEILLEUX INC.**

CAP SAINT-IGNACE : 418 • 246 • 5666 / Télécopieur : 246 • 5564
MONTREAL : 514 • 848 • 9736 / Télécopieur : 848 • 0160

correspondance, des secrétaires, une responsable du protocole et quelques autres habitués de tous les gouvernements du monde. On peut donc faire du roman un jeu de société et guetter le tic, la situation de famille ou le trait de caractère qui révéleront l'identité réelle des personnages. Mais si l'on cherche autre chose qu'une image superficielle de la vie politique au *bunker*, il n'y a rien à trouver. Les emprunts à la réalité ne sont que structureaux et aguicheurs, comme l'existence des *redresseurs*, ces ennemis du chef de cabinet qui se mettent en contact avec les journalistes pour lui nuire.

Le problème de Jacqueline Boucher semble avoir été de devoir rester si fidèle à la photocopie du réel qu'elle n'a pu exercer aucune créativité dans son texte. Cela donne par exemple le portrait délavé du chef de cabinet :

Antoine Lacasse régenta le bunker. Il suscitait chez tous un des deux sentiments qui témoignaient sans ambages de son efficacité : d'aucuns le haïssaient avec déférence. Il était d'une utilité indispensable pour son patron. Il multipliait les rencontres avec les ministères impliqués, organisait des dîners avec ses directeurs de service.
(p. 49)

La même faiblesse se retrouve dans l'intrigue. Si l'incendie de Saint-Télesphore (Saint-Basile) et une campagne électorale occupent l'essentiel du récit et rappellent des événements de chez nous, leur présentation est si stéréotypée qu'ils évoquent en même temps des lieux et des événements étrangers. Il semble qu'en se donnant l'obligation de coller à la réalité Jacqueline Boucher s'est privée du plaisir d'exercer son talent de romancière. Pour réussir un « coup », elle a renoncé à créer vraiment un texte, des personnages, une action. C'est peut-être pour donner du relief à ce produit hybride né du réel sous couvert de fiction qu'elle distribue au long des pages quelques ingrédients racoleurs concernant la vie privée des uns et des autres : la relation lesbienne de l'héroïne avec sa proche collaboratrice Sylvie, l'éthylisme d'une épouse de ministre, le sida du directeur de la correspondance. Ces éléments sont traités hâtivement, pour un effet immédiat sur le lecteur.

Afin de ne pas nuire au « jeu des clés », tout ce qui est raconté a plus ou moins le même statut et cela aboutit à un récit sans vie véritable. Le style laisse par ailleurs à désirer. On trouve beaucoup d'exemples comparables aux deux phrases suivantes : « Elle hésita entre le rire ou de la rage. Les deux ministres voulaient se ridiculiser, ils le seraient. » (p. 196) Parfois l'auteure amorce un paragraphe où affleure une émotion non convenue, mais aussitôt le texte s'aligne sur l'intention principale, très prévisible, de tirer les dividendes du poste prestigieux qu'elle a occupé. Pourtant, Jacqueline Boucher aime la rencontre de la réalité et de l'écriture ainsi que le prouve sa biographie de Jean-Pierre Ferland. Il se peut donc qu'elle évoque un jour, soit à la première personne dans une autobiographie, soit par personnages interposés dans un vrai roman, l'expérience mémorable qu'elle a vécue.

